

les Hollandais auraient abandonné Timor, s'ils n'avaient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troublerait aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les attira à Célèbes.

x.
Les Hollan-
dais se ren-
dent maîtres
de Célèbes.

Cette île, à laquelle la plupart des géographes donnent cent cinquante lieues de long et soixante de large, est très-habitable, quoique située au milieu de la zone torride. Les chaleurs y sont assez habituellement tempérées par des pluies abondantes et par des vents frais. Ses montagnes sont remplies de minéraux plus ou moins précieux; ses forêts peuplées de bois de marqueterie, de teinture ou de senteur; ses campagnes couvertes de fleurs, de fruits, de légumes dans toutes les saisons. Sur ce sol noir, profond, d'une exploitation facile, le riz et le coton ont une perfection qu'on ne leur retrouve pas dans les îles voisines, où ces objets, d'une si grande consommation dans la majeure partie de l'Asie, sont cultivés avec moins de soin. Le pays n'a ni tigres, ni lions, ni éléphants, ni rhinocéros; mais il possède beaucoup de buffles et de bœufs pour le labourage; beaucoup de chevaux petits, ardens et courageux, dont tout le service se réduit à être montés.

Les peuples d'une île trop peu connue sont les plus braves de l'Asie méridionale. Leur premier choc est furieux: mais une résistance de deux heures fait succéder un abatement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'i-

vresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *cric*, est d'un pied et demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre: mais les querelles particulières en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche sert à parer le coup, et l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, et le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées aident la nature à se développer avec liberté. On les sevre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auraient moins d'intelligence s'ils continuaient d'être nourris plus long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, et par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le point le plus important de la vie humaine. Quel

Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelaient une contrebande. Avec vingt-cinq voiles expédiées de Batavia ils enveloppèrent sept navires portugais, dont deux furent pris, trois brûlés, et les autres coulés à fond. Durant le combat, cinq gros vaisseaux battaient avec une artillerie formidable un fort que la cour de Lisbonne avait fait bâtir à Jomparidam. Il fut emporté d'assaut, et tous ses défenseurs y périrent, jusqu'à la femme du gouverneur, qui fut tuée sur la brèche. Il passe pour constant que cette généreuse Portugaise rassembla tout ce qu'elle avait d'or et de diamans, les plaça dans les plus gros canons, et y mit elle-même le feu pour que l'ennemi ne fût pas enrichi de ses dépouilles. Après ce double avantage, le vainqueur convertit en siège le blocus qu'il avait mis depuis assez long-temps devant Massacar. La place ne tarda pas à ouvrir ses portes, et l'assaillant se trouva le maître absolu de l'île, sans l'avoir proprement conquise.

Les princes qui la partagent furent réunis dans une espèce de confédération. Ils s'assemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie hollandaise qui préside à cette diète. Il

éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres; mais en effet pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies en nature. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire et des esclaves. Ce que le monopole gagne dans son commerce, ce que les douanes lui produisent, ce qu'il retire de la dime perçue sur le territoire immédiatement soumis à ses ordres, ne le dédommage pas des frais qu'il se croit obligé de faire. La dépense excède annuellement le revenu de cent cinquante mille livres. Bornéo n'exige pas les mêmes sacrifices.

Cette île, une des plus grandes, et peut-être la plus grande que l'on connaisse, est coupée par l'équateur en deux parties inégales, dont l'une, suivant quelques géographes, a sept degrés vers le nord, et l'autre quatre vers le sud. Plusieurs états s'y sont successivement formés. Ceux du centre, occupés par les aborigènes, ne sont guère que de faibles peuplades gouvernées par des chefs particuliers. On trouve plus d'étendue aux sou-

xi.
Les Hollandais sont reçus à Bornéo.

verainetés fondées sur les côtes envahies par les Malais, par les Arabes, et par d'autres aventuriers.

Les navigateurs européens n'ont jamais pénétré à Bornéo dans l'intérieur des terres; très-peu même d'entre eux ont visité deux ou trois de ses ports. Aussi n'avons-nous que des notions vagues sur cette île immense. Ce qui paraît de mieux prouvé, c'est que les habitans des montagnes vivent de leur chasse, de leur pêche et de leurs troupeaux; que les arts de nécessité première sont très-imparfaits chez eux; qu'ils ont le vol en horreur; qu'ils partagent volontiers avec ceux qui ont des besoins le peu que la nature ou le travail leur ont donné; que la fidélité conjugale est dans leurs petites sociétés un devoir si saint, que l'adultère est puni de mort dans les deux sexes; qu'une union stable règne parmi leurs rochers, et que leur rage n'est dirigée que contre les usurpateurs de leurs belles plaines. Ces sauvages adorent un dieu unique, et croient à un lieu de récompense pour le juste, à un lieu de tourmens pour les méchans. Cependant ils attribuent toutes les disgrâces qui leur arrivent à un être malfaisant. Lorsque des sacrifices multipliés ne désarment pas sa colère, il est accablé d'outrages.

Les mahométans, fixés plus ou moins anciennement sur les bords, ou à peu de distance de l'Océan, occupent communément des maisons bâties sur les rivières, qu'on élève sur des ra-

deaux flottans, sur des piliers de bambous, ou sur des grosses poutres; elles sont constamment attachées au rivage ou au fond de l'eau par de fortes lianes. Ces cabanes, toutes en bois, n'ont que six ou sept pieds d'élévation, sont divisées en chambres par des cloisons de cannes, et ont pour toit des feuilles. On passe de l'une à l'autre sur des planches qui servent de pont. Elles sont tellement distribuées des deux côtés de la rivière, qu'elles forment une rue souvent spacieuse et toujours bien alignée. Chaque particulier tend devant sa demeure des filets qui lui donnent autant de poison qu'il lui en faut pour sa subsistance. Il arrive quelquefois que dans des temps orageux les câbles rompent, et alors l'édifice entier est entraîné par la rapidité du courant.

Les possesseurs de ces fragiles habitations ont une passion désordonnée pour les vêtemens magnifiques, pour les riches vases, pour tout ce qui a de l'éclat. Jouer, danser, mâcher du bétel, fumer du tabac et de l'opium, recevoir les caresses de leur harem, c'est l'occupation de leur vie entière. Maîtres absolus des productions de l'île, ils pouvaient former des liaisons qui auraient encore accru ces jouissances; mais leur légèreté, leur présomption, leur orgueil, leur cruauté, leur mauvaise foi, ont dans tous les temps éloigné de leurs rades les marchands indiens.

Ce caractère si atroce n'était pas connu des Portugais, lorsqu'en 1526 ils firent voir pour la pre-

mière fois dans ces parages le pavillon européen. Pour obtenir la bienveillance du sultan de Banjar-Massin, ils lui offrirent quelques pièces de tapisserie. L'imbécille despote prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés dont il devait craindre les complots; et les présents, ceux qui les avaient apportés furent également repoussés. Avec le temps, les sujets de la cour de Lisbonne établis à Macao furent mieux accueillis dans ce même port. Ils obtinrent même, en 1690, la liberté d'y former un comptoir; mais cette faveur eut peu de durée. Quelques années après on pillà leurs magasins; on égorgea leurs commis, on se saisit de trois de leurs navires.

Les Espagnols des Philippines entrés dans la même carrière tournèrent leurs voiles vers Bornéo, ville qui étendait alors sa domination au loin, et dont des démembrements successifs ont depuis fort resserré l'empire. Cette capitale leur fut soumise en quelque sorte. Toutes les rades qui obéissaient à ses lois devaient être fermées aux autres nations. Les ennemis de leur pays devaient devenir les ennemis de l'état. Cependant, quelle qu'en fût la raison, les expéditions ne furent ni multipliées, ni suivies.

Succadana, port et cité principale d'un grand royaume de ce nom, reçut les Anglais; mais on les en chassa en 1694. Un nouveau comptoir, formé quelque temps après à Banjar-Massin, fut évacué, parce que l'argent et les vivres y man-

quaient également. En 1704, il fut rétabli avec quelques fortifications qui furent attaquées par les insulaires, alarmés pour leur liberté. Des ennemis peu accoutumés au feu de l'artillerie furent dissipés sans de grands efforts. Malheureusement la mort de l'intépide Barro, arrivée deux ans après, fit passer le commandement à un homme timide, qui, voyant les Maures encore attroupés autour de sa loge, s'embarqua précipitamment avec toute la garnison pour l'Europe. Cette fuite eut les suites qu'elle devait avoir. Les marchandises furent pillées, les ouvrages détruits, les Indiens attachés à la colonie massacrés, et quelques Anglais qui avaient commencé un petit établissement à l'extrémité méridionale de l'île forcés de l'abandonner.

Au commencement du dix-septième siècle, les Hollandais s'établirent à Succadana. Ils pensèrent depuis que Banjar-Massin leur conviendrait mieux, et ils y transférèrent leur comptoir. On y égorga deux fois leurs agens, et il devint impossible de leur trouver des successeurs. Le souvenir de ces désastres était ou effacé ou affaibli lorsque la compagnie jugea qu'il lui convenait de reconquérir un trafic que des circonstances malheureuses lui avaient fait perdre. La faible escadre qu'en 1748 elle expédia pour ces parages intimida tellement le prince dont les états produisent seuls le poivre, qu'il se déterminà à en accorder le commerce exclusif. Seu-

lement il lui fut permis d'en livrer tous les ans cinq cent mille livres pesant aux Chinois, depuis long-temps en possession de l'acheter entièrement.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Banjar-Massin du riz, de l'opium, du sel, et de grosses toiles, objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 30,000 à 40,000 liv. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur six cent mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 liv. le cent. Ses agens même ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'un très-petit nombre de diamans, et une assez grande quantité de ces beaux joncs dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

xii.
Établis-
sement des
Hollandais à
Sumatra.

Cette île, sur laquelle les anciens ne nous ont laissé que des notions confuses, est la plus occidentale des îles de la Sonde. L'équateur la coupe en deux parties presque égales. Elle est très-vaste; mais des observations suivies n'en ont pas exactement déterminé l'étendue. Large à son extrémité méridionale, on la voit se rétrécir à mesure qu'elle avance vers le nord. Deux et quelquefois trois chaînes de hautes montagnes la traversent dans toute sa longueur. Entre ces montagnes sont de vastes plaines fort élevées au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les parties du pays les plus peuplées, les plus fertiles et les plus agréables. A leur

centre se sont successivement formés plusieurs lacs plus ou moins profonds, d'où sortent de nombreuses rivières rarement navigables, parce que, dans un terrain si inégal, les chutes d'eau sont et doivent être très-fréquentes.

L'air n'est pas aussi embrasé à Sumatra que sa position inclinerait à le faire croire. Sur les côtes même, où les rayons du soleil agissent le plus puissamment, les chaleurs sont communément modérées; et dans les montagnes le froid se fait souvent assez sentir pour qu'il y faille allumer du feu. Un sol argileux, des sources innombrables, des campagnes éternellement couvertes de verdure, l'action continuelle des vents de terre et de mer, qui n'ont qu'un espace borné à parcourir, telles sont vraisemblablement les causes de ce phénomène.

D'épaisses vapeurs rendent habituellement l'atmosphère sombre. A peine les plus belles nuits laissent-elles apercevoir quelques étoiles. Sur les hauteurs s'élèvent dès l'aurore des brouillards qui ne sont pas toujours dissipés au milieu du jour. Le tonnerre et les éclairs sont si fréquens, qu'ils n'attirent aucune attention. L'île serait inhabitable, si la plupart de ses volcans n'étaient pas éteints, si les tremblemens de terre étaient aussi violens qu'ils sont multipliés.

Peu de contrées sur le globe sont aussi malsaines. Les naturels vivent rarement au-delà de cinquante ou de soixante ans, et les Européens ter-

est le peuple civilisé de l'Europe qui ait poussé aussi loin les soins de l'éducation ? Qui de nous s'est encore avisé de garantir sa postérité de la séduction paternelle et maternelle ? Les précautions prises à Célèbes, utiles dans toutes les conditions, seraient surtout nécessaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur et leur esprit par tous les sens à la fois. Comment seraient-ils sensibles à la misère, qu'ils ignorent et qu'ils n'éprouvent point ? amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie ? admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes esclaves, tout occupés à préconiser leurs goûts et leurs penchans ? patients dans l'adversité, qui ne les respecte pas toujours ? fermes dans les périls auxquels ils sont quelquefois exposés, lorsqu'ils ont été énervés par la mollesse et bercés sans cesse de l'importance de leur existence ? Comment apprécieraient-ils les services qu'on leur rend ? connaîtraient-ils la valeur du sang qu'on répand pour le salut de leur empire ou pour la splendeur de leur règne, imbus du funeste préjugé que tout leur est dû, et qu'on est trop honoré de mourir pour eux ? Étrangers à toute idée de justice, comment ne deviendraient-ils pas le fléau de la portion de l'espèce humaine dont le bonheur leur est confié ?

Heureusement leurs instituteurs pervers sont

tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs élèves. Heureusement ces élèves, misérables au sein de la grandeur, sont tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais. Heureusement le morne silence de leurs sujets leur apprend de temps en temps la haine qu'on leur porte. Heureusement ils sont trop lâches pour la dédaigner. Heureusement les préjugés religieux qu'on a semés dans leurs âmes reviennent sur eux et les tyrannisent. Heureusement, après une vie qu'aucun mortel, sans en excepter le dernier de leurs sujets, ne voudrait accepter s'il en connaissait toute la misère, ils trouvent les noires inquiétudes, la terreur et le désespoir assis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célèbes ne reconnaissaient autrefois de dieux que le soleil et la lune. On ne leur offrait des sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvait pas de matières assez précieuses pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil et la lune étaient éternels, comme le ciel, dont ils se partageaient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, et accoucha de la terre : elle était grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étaient généralement reçues à

Célèbes; mais elles n'avaient pas dans l'esprit des grands et du peuple la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens et quelques mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçaient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; et là, tendant ses mains vers le ciel, et se tenant debout, il adressa cette prière à l'Être suprême.

« Grand Dieu, je ne me prosterne point à tes
 « pieds en ce moment, parce que je n'implore
 « point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une
 « chose juste : et tu me la dois. Deux nations
 « étrangères, opposées dans leur culte, sont ve-
 « nues porter la terreur dans mon âme, et dans
 « celle de mes sujets. Elles m'assurent que tu me
 « puniras à jamais, si je n'obéis à tes lois. J'ai
 « donc le droit d'exiger de toi que tu me les fasses
 « connaître. Je ne demande point que tu me ré-
 « vèles les mystères impénétrables qui envelop-
 « pent ton être, et qui me sont inutiles. Je suis
 « venu pour t'interroger avec mon peuple, sur les
 « devoirs que tu veux nous imposer. Parle, ô mon
 « Dieu! puisque tu es l'auteur de la nature, tu
 « connais le fond de nos cœurs, et tu sais qu'il
 « leur est impossible de concevoir un projet de
 « désobéissance. Mais si tu dédaignes de te faire

« entendre à des mortels; si tu trouves indigne de
 « ton essence d'employer le langage de l'homme
 « pour dicter les devoirs à l'homme, je prends à
 « témoin ma nation entière, le soleil qui m'é-
 « claire, la terre qui me porte, les eaux qui en-
 « vironnent mon empire, et toi-même, que je
 « cherche dans la sincérité de mon cœur à con-
 « naître ta volonté; et je te prévien aujourd'hui
 « que je reconnaitrai pour les dépositaires de tes
 « oracles les premiers ministres de l'une ou de
 « l'autre religion que tu feras arriver dans nos
 « ports. Les vents et les eaux sont les ministres
 « de ta puissance; qu'ils soient le signal de ta
 « volonté. Si dans la bonne foi qui me guide je
 « venais à embrasser l'erreur, ma conscience se-
 « rait tranquille, et c'est toi qui serais le mé-
 « chant. »

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, et résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveraient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs; et le souverain se fit circoncrire avec son peuple. Le reste de l'île ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célèbes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait était la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvaient le moyen d'avoir malgré les précautions qu'on prenait pour les écarter des lieux où elles croissent.